DISSERTATION

N° 254.

HYGIÉNIQUE

SUR LA FEMME,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DE LA MENSTRUATION;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 décembre 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR F. BRASSEUR, de la Chapelle-Chaussée,

Département d'Ille-et-Vilaine,

Ex-Élève interne de l'hôpital civil de Rennes.

La menstruation est dans la femme le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé; sans elle, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement.

ROUSSEL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Suppléant.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocq.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Suppléant.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Examinateur.*
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AMI

MIGNOTTE,

Docteur en médecine au Mans; Membre titulaire de la Société de médecine du département de la Sarthe.

F BRASSEUR.

MIGNOTTE.

DISSERTATION

HYGIÉNIQUE

SUR LA FEMME,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DE LA MENSTRUATION.

L'HYGIÈNE a été dès la plus haute antiquité l'objet de l'étude de ces hommes supérieurs qui se sont occupés du bonheur de leurs semblables ; c'est l'hygiène *publique* qui servit de base aux lois que donnèrent à leurs concitoyens les premiers législateurs des Hébreux, des Grecs et des Perses ; l'hygiène *privée* a aussi fourni aux médecins les plus distingués de tous les temps les plus puissans moyens auxiliaires à la thérapeutique ; c'est même aux secours dont elle dispose qu'ils ont principalement et presque uniquement emprunté le traitement prophylactique des maladies. Mais, bien que cette science soit du domaine de la médecine, il n'est personne à qui elle n'offre le plus grand intérêt ; car si elle est nécessaire à la guérison des maladies, elle est aussi indispensable à la conservation de la santé. Cependant l'imprudence avec laquelle l'on voit tous les jours tant de personnes compromettre leur santé et se jouer, en quelque sorte, de leur vie, au mépris des plus simples préceptes d'hygiène, ne prouve que trop qu'ils ne connaissent nullement tous les avantages qu'ils pourraient

puiser à une source si féconde en bienfaits. La science hygiénique, en effet, paraît encore aujourd'hui n'être que le partage des gens de l'art; cependant cette partie de la médecine est la seule qui devrait être populaire, et qui pourrait être exercée par tout le monde, souvent avec avantage, et toujours sans inconvéniens; chaque homme devrait être son médecin hygiéniste et le gardien de sa santé. Un bon ouvrage sur cette matière, débarrassé de toute expression technique et de considérations physiologiques, pour être à la portée de tout le monde, renfermant les règles d'hygiène les plus simples et les plus usuelles accommodées aux différentes situations dans lesquelles se trouve l'homme dans sa vie privée; un tel ouvrage, dis-je, pourrait être avantageux à la société, et mériterait certes, à plus juste titre, le nom de *médecine sans médecin*, que ce monstrueux fatras de préceptes emphatiques et de recettes banales que la saine médecine rejette avec mépris, et dont le charlatanisme se sert pour exploiter la crédulité publique.

Quoique nécessaire à tous les âges, les soins hygiéniques sont néanmoins d'une nécessité plus indispensable dans certaines périodes de la vie, et celle de la menstruation chez la femme est, ce me semble, une de celles qui les réclament avec le plus de rigueur, et dans laquelle il est bien rare qu'on puisse impunément les négliger; c'est aussi de cette époque et des soins hygiéniques qu'elle demande que je me propose de traiter dans cette dissertation. Je décrirai succinctement :

1°. Les phénomènes de la menstruation;

2°. Les agens hygiéniques, et leur mode d'action sur cette fonction;

3°. La conduite que doit tenir une femme pendant cette intéressante partie de sa vie.

Printemps de la vie, brillante époque où l'homme reçoit le complément de son organisation et acquiert la précieuse prérogative de se reproduire, la puberté s'annonce, principalement chez la femme, par un groupe de phénomènes bien capables d'exciter notre admiration : une commotion générale vient donner l'éveil à tous les organes

et les tirer de l'état de stupeur dans lequel ils paraissaient plongés ; la taille de la jeune fille s'élance et se dégage, ses membres se développent et affectent de grâcieux contours ; un tissu cellulaire plus abondant s'interpose entre tous les organes, et soulève une peau blanche et délicate, qu'une circulation plus active vient colorer d'une teinte plus animée ; la voix gagne plus d'éclat et de force ; les yeux surtout prennent une expression tout à fait nouvelle ; la matrice et les organes qui lui sont unis par sympathie partagent ce surcroît de vitalité ; l'utérus se gorge de fluides, le bassin lui-même prend plus d'ampleur et de solidité, les tégumens voisins se couvrent d'un léger duvet, les glandes mammaires augmentent de volume ; il n'est point de femme qui ne gagne quelque chose, au moins en embonpoint et en fraîcheur, à cette heureuse révolution.

Mais c'est surtout dans le moral de la jeune fille que s'opère la plus grande métamorphose : ce fol enjouement de l'enfance, cette hardiesse du premier âge disparaissent tout à coup ; la jeune fille devient inquiète et rêveuse, rougit et soupire, sans savoir à quoi attribuer le trouble qui l'agite ; elle ne peut plus souffrir les divertissemens qu'elle aimait tant naguères ; ses jeunes compagnes ne lui sont plus aussi chères, leur conversation ne lui fait plus le même plaisir ; elle se plaît dans le silence, évite les regards ; elle cherche la solitude pour s'abandonner à un état de mélancolie et de rêverie qui, pour elle, n'est pas sans attraits.

C'est un bois qu'il lui plait, c'est un désert qu'elle aime,
Son cœur, plus recueilli, jouit mieux de lui-même;
La nature un peu triste est plus douce à son œil ;
Elle semble en secret compatir à son deuil.

DELISLE.

De tous les phénomènes qui arrivent à la jeune fille à l'époque de la puberté, la menstruation est celui qui, pour elle, a le plus d'importance, puisque c'est à la régularité de cette fonction que se lie son bon état de santé et son aptitude à parcourir la nouvelle carrière pour laquelle la nature vient de se montrer si généreuse envers elle.

Première éruption des règles. La plénitude du système circulatoire, et même un trouble dans toutes les fonctions accompagnent ordinairement la première menstruation ; les symptômes précurseurs sont des lassitudes générales, des douleurs vagues, des engourdissemens des lombes, des aines et du bassin; douleurs de tête, gonflement des seins, urines colorées et sédimenteuses, yeux rouges et larmoyans, prurit et même phlogose des organes externes de la génération ; enfin un écoulement sanguin vient produire une détente générale, et rétablir le calme et la santé. Quelques-uns des symptômes précédens se manifestent encore à chaque époque menstruelle, mais avec beaucoup moins d'intensité. La menstruation, dont nous venons de voir la première apparition, consiste donc dans (1) une excrétion sanguine qui se fait par les organes génitaux de la femme, commence à l'époque de la puberté, se renouvelle périodiquement pendant tout le temps de la fécondité, excepté pendant la grossesse et l'allaitement, et cesse avec la faculté de concevoir.

Époque de la première menstruation. Elle est subordonnée à un grand nombre de causes, parmi lesquelles il faut surtout distinguer les climats et leur degré de température, l'éducation et le genre de vie, la constitution individuelle. C'est de douze à quatorze ans, en France, que la jeune fille commence à être réglée ; les filles sont nubiles de huit à dix ans dans les chaudes contrées de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Turquie. Mahomet, au rapport de *Prideau*, épousa Cadija à cinq ans, et l'admit dans son lit à huit. Des voyageurs assurent (2) avoir vu dans l'Inde une fille de trois ans bien réglée, et dont les seins étaient bien développés; elle accoucha à l'âge de cinq ans. Dans le Nord, au contraire, il n'est pas rare de voir des filles qui ne sont pas encore réglées à vingt-quatre ans. La précocité des premières se ressent de la rapidité avec laquelle toutes les périodes de la vie se succè-

(1) *Desormeaux*, Dictionnaire de médecine.

(2) Encyclopédie méthodique, art. *Règles*.

dent dans ces brûlantes contrées, où la nature semble se hâter de remplir sa tâche ; sous les glaces du Nord, où tout marche à pas plus lents, les règles, qui paraissent plus tard, se prolongent aussi plus long-temps, et laissent un plus vaste champ à la fécondité.

Le genre de vie et l'éducation ont également la plus grande influence sur cette fonction ; la femme qui a de l'embonpoint est moins réglée que la maigre, la lymphatique moins que la nerveuse ; la forte et robuste campagnarde qui se livre à des travaux rudes et se nourrit d'alimens grossiers, est ordinairement réglée plus tard que la faible et délicate demoiselle de la ville, qui use d'une nourriture plus recherchée, et dont l'imagination est exaltée par des lectures érotiques, la vue d'objets voluptueux, les bals, les spectacles, des jouissances et des passions prématurées.

Durée des règles, qualité et quantité du sang menstruel. La durée de chaque période est différente selon les lieux et les individus ; elle est en générale de quatre à cinq jours chez nous ; elle augmente ordinairement jusqu'au troisième jour, pour diminuer ensuite progressivement ; on évalue à trois à quatre onces le sang que les femmes perdent à chaque époque menstruelle. *Hippocrate* donnait une proportion beaucoup plus forte. Le sang des règles n'a point les propriétés nuisibles que lui attribue le publique, d'après *Pline*, *Aristote*, et les médecins arabes. L'opinion d'*Hippocrate* me paraît beaucoup plus sensée et plus physiologique ; il dit que ce sang est pur comme celui d'une victime (*sanguis autem sicut à victimâ si sana fuerit mulier*) ; il répugne, en effet, de regarder comme corrompu un sang qui bientôt doit circuler dans les veines d'un être semblable à nous.

La menstruation doit être regardée comme le signe le plus certain de l'aptitude de la femme à concevoir ; c'est même immédiatement après cette évacuation que ses organes se trouvent dans les dispositions les plus avantageuses pour remplir cette merveilleuse fonction. On dt même que c'est d'après ces connaissances physiologiques que *Fernel*, médecin de Henri III, donna à ce monarque un conseil qui

le rendit père d'un enfant qu'il désirait en vain depuis long-temps. Cependant on a quelques exemples de femmes qui n'ont jamais été réglées, et qui non-seulement ont joui d'une bonne santé, mais sont même devenues mères.

Si la menstruation est nécessaire pour disposer la femme à remplir la belle et noble fonction de la maternité, elle a encore d'autres avantages. Combien de jeunes personnes, jusqu'alors faibles et languissantes (affectées même de ces engorgemens lymphatiques qui portent l'effroi dans les familles), se voient tout à coup, par le bénéfice de cette évacuation, non-seulement délivrées de toutes leurs infirmités, mais encore gratifiées de la santé la plus florissante et de la constitution la plus heureuse. Il n'est pas jusqu'aux maladies les plus graves contre lesquelles la menstruation ne soit d'un grand secours; les médecins praticiens ne voient-ils pas souvent les maladies les plus intenses, et qui leur donnent le plus d'inquiétude, se calmer tout à coup et quelquefois même se dissiper comme par enchantement à la suite d'une copieuse menstruation?

Lésions de la menstruation. Si la menstruation peut procurer quelques guérisons, nous ne dissimulerons pas aussi qu'il est un grand nombre de maladies qui reconnaissent pour cause, non pas à la vérité la menstruation en elle-même, mais ses diverses et nombreuses lésions que M. le professeur *Desormaux* a si bien décrites dans ses articles (1) *Amennorrhée, Imperforation, Métrorrhagie, Déviation.* Ces diverses lésions produisent des maladies qu'on peut ranger en deux classes bien différentes, selon qu'elles dépendent de la menstruation par défaut ou par excès. A la première, qui existe lorsqu'il y a absence complète ou partielle des règles, se rattachent les divers congestions sanguines, les hémorrhagies supplémentaires, la chlorose et la nombreuse cohorte des maladies nerveuses et même des affections

(1) Nouveau Dictionnaire de médecine.

organiques; à la seconde, qui peut avoir lieu de trois manières, soit, 1°. que le sang vienne en plus grande quantité à l'époque menstruelle, 2°. que les règles durent un plus grand nombre de jours, 3°. qu'enfin l'époque menstruelle se rapproche. Les maladies qui appartiennent à cette seconde classe sont peut-être encore plus graves que celles qui dépendent de la première; car des menstruations trop abondantes et qui ne sont point en rapport avec les besoins de l'économie, peuvent, lorsquelles sont excessives, menacer les jours de la jeune personne qui les éprouve, au moins la laissent-elles dans un état d'épuissement et d'adynamie qui détruit insensiblement la meilleure constitution. En considérant avec quelle facilité survienent les lésions de la menstruation, les difficultés qu'on éprouve à les faire disparaître, on sentira toute l'importance qu'il y a de connaître les agens qui ont quelque influence sur cette fonction.

Agens hygiéniques, et leur mode d'action sur la menstruation. Pour marcher avec ordre, je crois devoir adopter les six classes auxquelles le célèbre *Hallé* réduit tous les préceptes d'hygiène : *Circumfusa, applicata, ingesta, excreta, gesta, percepta.*

Circumfusa (choses environnantes). L'air, par ses diverses qualités et les différens corps qu'il contient, a la plus grande influence sur l'écoulement menstruel; il est favorisé et même provoqué par un air sec et chaud et chargé d'électricité, par l'usage des chaufferettes, le séjour dans les lieux où la température est plus élevée que celle qu'on a coutume d'éprouver; aussi est-il d'observation que les Françaises et même les Européennes en générales qui vont demeurer à Batavia y meurent presque toutes d'hémorrhagies utérines. La température et l'air vicié de nos églises et de nos salles de spectacles ont aussi souvent produit des accidens de ce genre; un air froid et humide arrête, au contraire, cette évacuation; et je ne crois pas trop avancer en assurant que les huit dixièmes des suppressions qui arrivent subitement chez les femmes reconnaissent pour cause ou un changement brusque de

température du chaud au froid, ou plus souvent encore l'immersion dans l'eau froide des pieds ou des mains pendant la période menstruelle. L'air tenant en suspension des parfums, des substances odorantes, ne peut troubler la menstruation qu'en agissant premièrement sur toute l'économie; je dirai la même chose de celui qui contient des miasmes, des vapeurs et des gaz délétères.

Applicata (choses qui s'appliquent à la surface du corps). D'après ce que nous venons de dire en parlant des *circumfusa*, il est bien facile de juger du mode d'action des agens de cette seconde classe; en effet, les vêtemens agissent selon qu'ils sont plus ou moins froids, plus ou moins bon conducteurs du calorique. On voit des femmes qui sont tellement impressionnables qu'il leur suffit de prendre une chemise froide pour voir leurs règles se supprimer au milieu de leur cours (1). Indépendamment de la température qu'ils produisent, il y a des vêtemens qui, par la constriction immodérée qu'ils exercent, déterminent, entre mille autres accidens, la stase et le refoulement du sang vers les parties inférieures, et par suite la pléthore dans ces parties, et les hémorrhagies qui en sont la conséquence : je veux particulièrement parler de ces corsets à busc avec lesquels de jeunes personnes, martyres volontaires de leur parure, tourmentent leur torse, croyant donner une plus belle forme à leur taille, compriment douloureusement leurs seins, les empêchent de se développer librement; des mères même, pour donner à leurs demoiselles une taille svelte, qui puisse d'autant plus être remarquée qu'elle fera contraste avec la largeur du bassin, mettent leurs enfans dans ces prisons dès leur plus tendre enfance, et après cela elles demandent pourquoi leurs enfans sont faibles, valétudinaires, et si souvent *poitrinaires!* Les bains agissent aussi selon leurs divers degrés de température : les bains chauds partiels sont très-propres à provoquer les règles; on emploie tous les

(1) Cependant il en est d'autres chez qui cette cause a un effet tout contraire.

jours à cet effet, avec le plus grand succès, les bains de pied et de siége, et surtout les fumigations sur les organes de la génération. Les cataplasmes et les lotions ont le même mode d'action ; les frictions sur les membres inférieurs, les sinapismes, et avant tout les applications de sangsues aux parties supérieures des cuisses, sont les moyens les plus efficaces auxquels on ait recours dans les cas de suppressions. Les applications froides, surtout des liquides, ont un effet tout contraire, comme nous l'avons déjà dit. Mais quel nom donner à l'imprudence de quelques femmes qui, pour se débarrasser de l'écoulement mensuel qui les force de rester chez elles, et les empêche d'aller à un bal ou de partager une partie de plaisir, plongent leurs mains ou leurs pieds dans l'eau froide, et se mettent par là à même de satisfaire leur caprice; le plus souvent elles ne tardent pas à payer par de cruelles souffrances et des infirmités qui durent quelquefois toute leur vie la faute qu'elles ont commise, et qu'il n'est plus en leur pouvoir de réparer.

Ingesta (choses introduites dans le canal digestif). Les alimens dont usent les femmes fortunées dans les grandes villes sont préparés par l'art culinaire et assaisonnés d'un grand nombre de condimens; ils déterminent souvent des menstruations trop abondantes. Il n'est pas rare aussi de voir dans nos villes de jeunes et charmantes personnes qui ont pris la mauvaise habitude d'user d'alimens de haut goût et fortement épicés, qui les recherchent avec une sorte d'avidité ; l'usage de ces substances, outre qu'il annonce un goût blasé (chez des personnes qui nous charment par cela même que nous les trouvons plus étrangères, et en quelque sorte plus neuves aux différentes sensations), qu'il détériore la constitution, est encore nuisible à la menstruation en augmentant la quantité des règles, souvent même d'une manière morbide, au moyen de l'excitation générale que ces substances déterminent. Je passerai sous silence les plantes et les autres médicamens réputés emménagogues que toute femme prudente n'emploiera jamais sans l'avis d'un médecin, mais auxquels plusieurs filles

(dans le désespoir où les jette la crainte d'une conception) ont souvent recours, aux dépens de leur santé, pour provoquer artificiellement une menstruation contre les vœux de la nature. Pour les liqueurs fortes, heureusement les jeunes femmes y sont naturellement peu portées ; et puis d'ailleurs elles savent très-bien que la tempérance est une de leurs plus belles vertus, et qu'une haleine qui sent le rhum n'a jamais passé pour sortir de la bouche d'une vierge. Cependant il y a plusieurs femmes qui, dans un âge plus avancé, surtout vers l'âge critique, prennent l'habitude d'user de quelques spiritueux : bien qu'elles le fassent avec beaucoup de sobriété, elles doivent cependant s'en abstenir, principalement à cette époque, car ce sont de puissans excitans, qui tendent à prolonger une évacuation que la nature tend au contraire à supprimer.

Excreta (choses qui sont rejetées du dehors). La menstruation est influencée d'une manière assez directe par les agens de cette classe ; elle peut être diminuée, si les sécrétions sont augmentées, et *vice versâ ;* elle est ordinairement nulle pendant tout le temps de l'allaitement. On voit quelquefois des exutoires empêcher l'écoulement mensuel, d'autres fois se dessécher à l'apparition de ce dernier. On voit des sécrétions prendre une couleur et une odeur toutes particulières à cette époque. La leucorrhée, ou flueurs blanches, très-commune dans les grandes villes, remplace quelquefois les règles, ou du moins elle les modifie d'une manière sensible.

Gesta (mouvement et repos). Un exercice modéré est on ne peut plus convenable pour la régularité de la fonction dont nous parlons ; porté à l'excès, il serait nuisible : mais cependant le trouble dans la menstruation est bien plus souvent le résultat du défaut que de l'excès d'exercice ; aussi est-il très-ordinaire de voir des suppressions survenir aux bonnes nouvellement arrivées à Paris, ainsi qu'aux jeunes demoiselles qui quittent leur famille pour entrer dans un pensionnat. Il y a maintenant à la Charité ; salle Saint-Vincent, n°. 18, une jeune

fille âgée de dix-neuf ans, d'une constitution forte et vigoureuse, qui, pendant qu'elle a demeuré à la campagne, a toujours joui d'une santé la plus florissante, avec une menstruation des plus régulières, malgré les travaux on ne peut plus pénibles auxquels elle se livrait, puisque depuis trois ans elle battait le fer tous les jours et ferrait même les chevaux ; il n'y a qu'un mois qu'elle est bonne à Paris, et déjà elle s'est trouvée forcée de venir demander des secours à cet hospice pour rétablir ses règles, qui se sont supprimées.

Percepta (perceptions et passions). Les impressions de l'âme, qui jouent un si grand rôle dans notre économie, ont aussi la plus grande influence sur l'évacuation périodique de la femme. Après l'impression du froid et de l'humidité, c'est sans contredit à elles (1) qu'il faut attribuer le plus grand nombre de suppressions. Pendant l'époque des règles, un accès de colère, une frayeur, une nouvelle fâcheuse, suffisent pour arrêter cet écoulement ; de là combien de précautions la femme ne doit-elle pas prendre ! combien de soins et de ménagement son état ne demande-t-il pas de la part de ceux qui l'entourent, et en particulier de l'homme, que la nature lui a donné pour soutien et défenseur ! Faible et délicate, mais tendre et sensible, la femme sent le besoin de s'attacher, d'aimer et de plaire. Mais aussi sans elle notre enfance serait sans soins, nos beaux jours sans plaisir, notre vieillesse sans secours ; car, comme dit *Cabanis*, « personne ne « pourrait, comme la femme, sentir avec l'enfant ou le malade : elle « entend le moindre cri, le moindre geste, le moindre mouvement « du visage ou des yeux ; elle accourt, elle vole ; elle est partout, elle « pense à tout, elle prévient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive ; rien « ne l'arrête, ni le caractère dégoûtant des soins, ni leur multiplicité, ni leur durée. » C'est chez elle encore que l'on trouve toutes

(1) Nous faisons exception des suppressions qui dépendent de l'état de grossesse ou d'allaitement, ainsi que de celles qui arrivent dans toutes les maladies un peu graves.

les affections d'humanité, de charité et de conciliation qui entretiennent la société, lient ses membres, et resserrent les nœuds de famille. Par son affabilité elle tempère la rudesse naturelle à l'homme, elle polit ses mœurs par le charme d'une conversation toujours vive et animée. Compagne naturelle de l'homme, dont elle doit partager les plaisirs et les peines, ce n'est que chez des peuples grossiers et barbares qu'un être si intéressant puisse être réduit au plus vil esclavage (celui d'assouvir la brutalité de ses tyrans) et sequestrée de la société, dont elle fait le plus bel ornement.

Laissons les détracteurs du beau sexe lui reprocher sa dissimulation, ses ruses et sa coquetterie, etc.; c'est peut-être par là même qu'elle parvient à nous plaire. « Qu'une femme, en effet (1), au lieu de cette « agréable frivolité, de cette adresse agaçante, de cette timide pu- « deur, premier ornement de ses charmes; au lieu de ces douces fai- « blesses qui donnent tant de prix à ses faveurs, qui les assaisonnent « de piquantes résistances, et de tendres *nennis*, comme dit Marot; « au lieu de cette parure légère qu'elle ne prend que pour nous sé- « duire, de cette politesse qui attire, et retient tant d'emportemens; « qu'elle paraisse à nos yeux avec des qualités viriles, une franchise « audacieuse, une austérité repoussante, une sale négligence qui « dégoûte de la beauté même, une insensibilité refrognée, une rai- « son âpre et sévère : alors nous redemanderons à la nature la femme « avec ses charmans défauts, qui semblent formés exprès pour nous « subjuguer et nous plaire. Oui, s'il ne nous est pas donné de vivre « parfaitement heureux avec elle, il existe encore bien moins de bon- « heur sans elle. » Tout ce qui excite fortement les passions, la lecture des romans, la fréquentation des bals, des spectacles, la vue de tableaux voluptueux, l'étude de la peinture, de la musique, peut, chez des jeunes personnes très-nerveuses et très-excitables, déterminer différens accidens, parmi lesquels les ménorrhagies se trouvent au pre-

(1) Virey, *De la Femme.*

mier rang. C'est à la culture prématurée et trop excessive de la musique que l'on a généralement attribué la mort des deux filles de Grétry à l'époque de la puberté.

Conduite de la femme pendant qu'elle est réglée.

Cette conduite s'entend des soins et des précautions que la femme doit prendre pour seconder la nature et faire en sorte que rien ne vienne troubler sa marche relativement à cette évacuation ; deux périodes doivent particulièrement fixer notre attention : 1°. celle de la première apparition des règles ; 2°. celle de leur disparition.

Première. Les soins que demande cette première époque sont en grande partie confiés à la tendresse maternelle ; c'est elle qui doit diriger la jeune pubère dans le nouveau sentier qu'elle va parcourir, lui en indiquer les écueils, et la prémunir contre les dangers. Aussitôt que les premiers signes de la puberté s'annoncent, la jeune fille doit donc être rappelée dans sa famille ; il serait alors dangereux pour elle de rester dans un pensionnat, car tout ce qui se passe en elle excite sa curiosité, les nouvelles sensations qu'elle éprouve exaltent sa jeune imagination, fort souvent elle y forme des liaisons trop étroites et trop intimes, elle contracte de funestes habitudes, dont les suites sont des plus déplorables ; elle ne doit pas non plus être lancée dans le monde, car tout ce qui frapperait ses regards ne ferait encore qu'exciter l'énergie de son système nerveux, qu'il faut, au contraire, tâcher de modérer. Ce n'est qu'avec une certaine précaution qu'on peut lui permettre la culture des arts d'agrément, la musique, la peinture et la danse ; l'étude de la géographie, de l'histoire, est très-propre à orner son esprit sans fausser son jugement ; je n'en dirai pas autant de la lecture des romans, dont les pages brûlantes portent dans le cœur de la jeune fille un feu qui ne se montre que trop par l'ardeur et l'avidité avec lesquelles elle les parcourt.

Bien entendu qu'on évitera toutes les causes que nous avons assignées comme pouvant déterminer des lésions de la menstruation. Un exercice modéré, surtout à la campagne, convient on ne peut mieux

à la jeune fille, ainsi qu'une nourriture saine et nullement recherchée; une habitation bien aérée, des habillemens qui, en permettant le libre exercice de tous les membres et le développement complet de tous les organes, les préserve de l'impression de l'air trop froid et surtout de l'humidité. Il est une espèce de vêtement qui, par bonheur, n'est pas encore hors de mode, dont l'usage me paraît bien convenir à toutes les femmes, mais surtout à celles qui fréquentent les bals et les nombreuses assemblées; elles y vont avec une toilette élégante et légère, bien propre, à la vérité, à faire valoir tous leurs attraits, mais qui, par là même, les expose, au sortir de ces lieux, à être péniblement affectées par le changement brusque de température : je veux parler des pélerines en fourrures, qui ont l'avantage de conserver une douce chaleur sur les organes qu'elles recouvrent, le cou et la poitrine.

Tels sont les soins hygiéniques les plus convenables lorsque tout se passe dans l'ordre le plus naturel. Mais il s'en faut de beaucoup que chez toutes les jeunes filles la menstruation s'établisse d'une manière aussi régulière : on voit souvent des jeunes personnes fortes et robustes, portant tous les attributs de la meilleure constitution, chez lesquelles cependant la menstruation éprouve mille difficultés pour s'établir ou se régulariser; des congestions locales dans diverses parties sont quelquefois les seuls phénomènes qui se manifestent pendant les premières périodes menstruelles. Alors il faut avoir recours aux moyens hygiéniques mentionnés ci-dessus : bains chauds, frictions, sinapismes, enfin l'emploi de tous les révulsifs vers les extrémités inférieures. Un moyen que j'ai vu employer avec beaucoup de succès, c'est l'application sur l'organe de la génération de six sangsues, réitérée tous les mois, quelques jours avant l'époque présumée des règles. Mais un état plus pénible et plus grave est celui que présente la jeune chlorotique : cette affection, dont la cause déterminante est le défaut ou l'irrégularité des règles, peut reconnaître pour cause prédisposante un tempérament lymphatique, ou être la suite d'une passion violente, d'un amour contrarié, etc.; les symptômes sont

une pâleur excessive jaunâtre, bouffissure de la face, lividité des paupières, qui se tuméfient pendant la nuit; peau terne, plombée, terreuse; flaccidité et mollesse des chairs; trouble dans l'appétit, qui est quelquefois nul, *pica* (1), *malacia* (2); lassitudes spontanées, apathie et même répugnance pour toute espèce de mouvement, abattement général, tristesse. Tous ces symptômes s'aggravent au retour des périodes menstruelles; il survient quelquefois des syncopes, des toux sèches et violentes, des pulsations du tronc cœliaque, des douleurs dans les nerfs de la partie postérieure du cou et de la tête; la malade s'affaiblit, et est dans une situation très-propre à contracter les diverses maladies épidémiques. Enfin, si un traitement hygiénique bien administré ne vient à son secours, elle succombe de langueur et de souffrance, et quelquefois même à la suite d'affections organiques. C'est surtout pour la jeune personne dont nous venons de voir le triste tableau que l'hygiène doit déployer toutes ses ressources: ainsi donc, aussitôt que, vers l'âge ordinaire de la puberté, on apercevra chez elle cette indolence et les autres symptômes dont nous venons de parler, on les combattra en tâchant d'éveiller en elle de douces émotions, de tendres sentimens; on lui permettra l'étude de la musique, de la peinture, l'exercice de la danse; on ne la laissera pas s'abandonner à son goût pour la solitude; les assemblées, les bals, les spectacles, seront des moyens très-propres à éveiller sa sensibilité et à retirer son moral de l'état de torpeur dans lequel il se trouve plongé. On n'oubliera pas non plus le physique: elle habitera des appartemens secs et élevés, et exposés au midi; vêtemens légers et chauds, bains froids et surtout d'eau de mer; sommeil peu prolongé, et sur des lits de crin; nourriture tonique et un peu stimulante, bœuf, gibier, volaille, vin généreux; exercice modéré à pied, que l'on prolongera davantage tous les jours. Enfin, si ces moyens ne réussissent

(1) Désir d'alimens les plus bizares et les moins digestibles, du charbon de la terre, etc.

(2) Goût pour des alimens sapides.

pas, on aura encore recours aux substances médicamenteuses : les infusions toniques amères, excitantes, aromatiques, de quinquina, de mélisse, de sauge, de canelle, etc.; enfin les médicamens ferrugineux sont ceux qu'on a employés avec le plus de succès contre la chlorose. Mais si cette affection dépendait d'une cause morale, d un amour contrarié, il faudrait redoubler de soin et d'égards auprès de la jeune personne, et, dans ce dernier cas surtout, le mariage avec l'objet aimé serait le plus sûr moyen de lui rendre le bonheur et la santé.

Cessation des règles.

Cette dernière époque, qu'on appelle *âge critique*, *âge du retour*, *ménopause*, n'est pas la moins remarquable de toutes celles qui distinguent la vie de la femme; les changemens qui se montrent alors dans son physique et dans son moral, les altérations qui peuvent survenir dans sa santé, méritent de fixer l'attention du médecin. C'est, comme nous l'avons déjà dit, de quarante-cinq à cinquante ans, dans les pays tempérés, comme la France, que la femme cesse d'être réglée. Cependant cette évacuation peut cesser plus tôt ou se prolonger plus tard, selon qu'elle a été plus ou moins précoce. M. *Lachaise*, dans un excellent ouvrage qu'il a donné sur l'hygiène de la femme, observe que celles qui ont dû leur précocité à une action cérébrale hâtivement développée conservent beaucoup plus long-temps la faculté de se reproduire que celles qui doivent cette précocité à l'influence directe des climats. Ainsi, dit-il, l'on voit à Paris des femmes qui commencent à être réglées dès l'âge de douze ans, et ne cessent de l'être qu'à quarante-huit; tandis que les femmes de Naples, qui sont nubiles au même âge, cessent d'être réglées de trente-huit à quarante ans.

Les phénomènes précurseurs de la fin de la période menstruelle sont à peu près les mêmes que ceux qui s'étaient montrés à sa première apparition : diminution ou trouble dans la menstruation, douleurs dans les reins, les aines; bouffées de chaleur, feu au visage; sueurs abon-

dantes, lassitudes générales, engourdissement des membres, oppression; enfin différens symptômes de congestion vers la tête et la poitrine. La circonstance la plus favorable pour la femme est celle dans laquelle l'évacuation périodique diminue peu à peu de quantité, ne se montre qu'à des époques de plus en plus éloignées, cesse enfin pour ne plus reparaître, Dans cette heureuse marche, la femme passe cette période sans presque s'en apercevoir, et sans que sa santé en soit troublée; ce sont encore particulièrement les femmes de la campagne qui reçoivent cette précieuse récompense d'une vie régulière et laborieuse. Mais le plus souvent la cessation des règles ne s'opèrent point d'une manière aussi méthodique : les règles peuvent être plusieurs mois sans paraître, ou paraître deux ou trois fois par mois, être en très-petite quantité, ou produire de véritables hémorrhagies.

Le moral de la femme ne peut manquer de se ressentir de la grande révolution qui s'opère en elle. Quelques-unes ne peuvent voir, sans un profond chagrin et le plus vif regret, la nature leur enlever le précieux apanage de la nubilité, et porter le dernier coup à l'empire qu'elles avaient fondé sur leurs charmes et sur leur beauté. Mais ce n'est pas impunément que, contre les vœux de la nature, elles tenteraient de prolonger par l'art une évacuation dont la source est à jamais tarie; des hémorrhagies rebelles, des affections de la matrice, pourraient en être les funestes conséquences. D'autres, plus raisonnables et plus prudentes, se soumettent de bonne grâce à faire le sacrifice que leur impose l'inflexible loi de la nature, mais ne voient pas moins avec anxiété et frayeur arriver une époque dont on leur a si souvent exagéré les dangers, et dans laquelle on s'est plu à grouper toutes les maladies qui affectent les femmes depuis cette époque jusqu'à la fin de leur carrière; mais heureusement il s'en faut de beaucoup que l'âge critique soit aussi funeste aux femmes qu'on le dit. D'après des tables de mortalité, dressées très-soigneusement pendant l'espace de plusieurs années et dans plusieurs capitales de l'Europe, il est démontré que la mortalité des femmes, dans la période dont il s'agit, ne l'a em-

porté sur les autres périodes de la vie que de l'accroissement voulu nécessairement par les progrès de l'âge; et même (chose bien digne de remarque) c'est que, dans ces mêmes tables, la mortalité des hommes de quarante à cinquante ans est bien plus considérable que celle des femmes. Je ne nie cependant pas qu'il est des maladies qui appartiennent en propre à l'âge critique, lesquelles on observe chez presque toutes les femmes, qui précèdent et accompagnent la cessation des règles, et qui disparaissent après cette époque ; telles sont la pléthore sanguine, des phlegmasies partielles de l'utérus et du vagin, plusieurs affections cérébrales et nerveuses. Pour les autres maladies, comme les squirrhes, les cancers et les nombreuses affections organiques, quoiqu'elles se montrent assez communément à cette époque, on ne doit pas les regarder comme lui appartenant ; car, outre que le plus souvent elles existaient antérieurement, le plus grand nombre des femmes en sont heureusement exemptes.

Les secours que l'hygiène peut fournir à la femme à l'âge du retour doivent principalement avoir pour but de prévenir la pléthore sanguine, qui tend à provoquer une excitation générale dans toute l'économie. La femme doit donc se soumettre à un régime assez sévère, faire usage de substances peu réparatrices, de légumes, de viandes blanches, de poissons ; s'abstenir de viandes fortes et excitantes, des ragoûts indigestes, des mets fortement épicés, des liqueurs, du café, et même du vin pur. L'exercice modéré lui est à peu près indispensable : en été, la promenade qui lui convient le mieux est celle du matin. Heureuse celle qui peut alors habiter la campagne; outre qu'elle y trouve d'agréables distractions et de douces émotions, elle est soustraite au tumulte des grandes villes et à toutes les causes qui, comme les assemblées, les bals, les spectacles, réveillent des passions et des désirs qu'elle doit réprimer. Les vêtemens de la femme doivent être secs et chauds, et la préserver de l'impression du froid et de l'humidité. Dans le cas de pléthore, de petites saignées de bras, de doux laxatifs, les sels neutres, le petit-lait, des lavemens émolliens, sont indiqués. Les bains ne doivent être employés chez la

femme, à l'âge critique, qu'avec beaucoup de circonspection. Celle qui, dans sa jeunesse, a été sujette à des éruptions cutanées, à des engorgemens lymphatiques, à des douleurs rhumatismales, et qui, à l'époque de la première menstruation, s'est trouvé délivrée de ces infirmités, agira sagement en établissant un vésicatoire ou un cautère dans un lieu d'élection, qu'elle entretiendra jusqu'à ce que tous les accidens qui peuvent arriver à cette dernière époque soient dissipés, et que tout soit rétabli dans le calme.

C'est alors que la femme qui a rempli les vœux de la nature, et payé son tribut à la société, se repose des fatigues de la maternité, et voit, sans beaucoup de peine, si ce n'est les avantages, du moins la douce tranquillité de l'âge mûr succéder aux séduisantes illusions de l'age qui vient de finir. Chère à son mari, qui lui doit sa jeune famille, aimée de ses enfans, auxquels elle prodigue tous ses soins, et qui deviennent toute sa gloire, c'est en eux et par eux que brille cette illustre Cornélie; elle voit sa beauté, sa fraîcheur, enfin sa jeunesse renaître dans celle de sa fille : les hommages que celle-ci reçoit la font quelquefois, mais sans regret, sourire à de doux sonvenirs. Heureuse la tendre mère qui voit croître autour d'elle et sous ses yeux sa nombreuse famille! heureuse la jeune fille qui peut grandir sous la tutelle maternelle! heureux et digne d'envie le sort du jeune homme qui, de retour sous le toit qui l'a vu naître, peut, dans les embrasmens d'une tendre mère, satisfaire aux plus doux sentimens de son cœur et contribuer en quelque chose, par sa tendresse et son amour, au bonheur de celle qui a tout fait pour lui!

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET.)

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidunt; hunc in utero gerere putato. *Ibid.*, *aph.* 61.

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

IV.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

V.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

VI.

A vomitu singultus, et oculi rubri, malum. *Ibid.*, *aph.* 3.